

arnaud cathrine

sweet home

roman

Pour Christine

« Ce n'est pas dans un monde malheureux que j'ai grandi mais dans un monde menteur. Et si la chose est vraiment bien menteuse, le malheur ne se fait pas attendre longtemps ; il arrive alors, tout naturellement. »

Fritz Zorn, *Mars*

Première partie

Le livre de Lily

Été 1983

La falaise s'effondre, lentement mais sûrement. C'est une sorte d'argile grise et meuble. De grosses pierres ont été disposées sur son flanc pour retarder les assauts inéluctables de la marée. On dit que les maisons comme la nôtre sont condamnées. Un jour, il faudra l'abandonner. Comme en toutes choses, nous sommes voués à la perte.

La chambre de mon frère Vincent donne sur la mer. Souvent je vais m'accouder à la fenêtre et je contemple la lumière changeante. C'est bien la seule chose dont je ne me sois pas lassée ici.

Quand elle ne s'est pas retirée au loin, traçant une ligne qui se confond avec l'horizon, la mer suit les caprices du ciel, allant parfois jusqu'à s'éclaircir d'un vert-gris éclatant avant la pluie. Je laisse mon regard se perdre dans le mouvement kaléidoscopique des vaguelettes qui remuent la surface de l'eau. Mes yeux croisent la trajectoire d'un catamaran ou la voile fluorescente d'un planchiste. Des cargos, semblables à de petits blocs posés sur l'horizon, avancent avec la lenteur des escargots.

Vincent se glisse dans mon dos. Il m'entoure de ses bras et pose ses mains sur mon ventre.

Rien ne semble avoir changé ici. Le temps ne se voit pas à l'œil nu.

J'écarte doucement les mains de mon frère. Le temps est imperceptible ; nos étreintes de jumeaux inséparables se sont pourtant bel et bien assagies.

Nous sommes arrivés à Bénerville aux premiers jours de juillet. Deux longs mois d'été nous attendent.

Je repense à la joie qui m'envahissait il y a encore quelques années à l'idée d'investir la Viguière pour l'été. Il ne m'en reste aujourd'hui qu'un souvenir entêtant, comme une part d'enfance disparue, impossible à

rejoindre. Quelque chose s'est perdu, mais quoi ? Une vigueur naïve peut-être. Un élan inconséquent. Après s'être ébrouée avec bonheur, notre famille se traîne, comme une troupe de danseurs fatigués, incapables d'inventer de nouveaux gestes et contraints de singer l'âme d'un ballet dont il ne demeure plus que des figures lourdes et lasses.

Nos habitudes estivales sont immuables. Escortés par papa et son frère Remo, nous empruntons au matin le chemin qui conduit à la plage ; nous le remontons au soir d'un même pas empesé.

Cherchant par tous les moyens une échappée, je passe des heures à observer les vacanciers : l'ennui qui en étreint certains quoi qu'ils en laissent paraître, fourbus qu'ils sont après une année de travail et découragés de voir le néant de leur vie les talonner jusqu'ici. Il y a le spectacle du bonheur aussi : ici et là, de petites tribus d'enfants qui se pourchassent, difficiles à maîtriser, hurlant.

Ceux qui nous voient passer doivent nous trouver le regard bien vide, semblables à des statues de cire auxquelles on a voulu prêter une expression mais dont la pupille n'en demeure pas moins lisse et aussi muette qu'une bille.

Maman nous fait la cuisine et s'occupe du petit Martin. Elle nous accompagne à la plage plus rarement que les années précédentes, préférant rester dans la chambre du rez-de-chaussée où elle a obtenu de dormir seule.

Lorsqu'elle ne se repose pas, maman lit. Claudel, cet été. Parfois je la surprends allongée, l'exemplaire des *Cinq grandes Odes* posé sur sa poitrine. Ses yeux fixent un point connu d'elle seule. Ce regard me fait toujours un peu peur. Je lui demande :

— À quoi tu penses ?

Elle ne répond pas et me tend la main pour que j'approche. Vincent nous rejoint. Il s'installe sur un coude au bout du lit. Elle nous parle de Claudel qu'elle détestait jusque-là, le bourgeois bedonnant, crapaud de bénitier... Elle avoue avec un certain amusement que

découvrant sa passion pour Rose – une femme mariée – elle va bien finir par se réconcilier avec lui.

Tous les soirs, nous prenons un verre de vin pour l'apéritif. Installés sur la balancelle, nous contemplons la mer et les contours penchés des blockhaus échoués sur la plage. Maman discute avec Remo des Variations de Goldberg jouées par Glenn Gould qu'elle écoute tous les jours. Elle défend la version qu'il a enregistrée tardivement ; Remo persiste à lui préférer l'interprétation des jeunes années. Papa se renfrogne. Papa se fiche de la musique. Il suit vaguement leur conversation puis il cherche par tous les moyens à les interrompre. Martin est devenu un prétexte commode pour écourter ce spectacle qui le blesse et auquel sa mauvaise volonté n'a, par définition, jamais rien pu changer. Remo finit par prendre le petit en main. Papa le suit des yeux, soulagé d'avoir écarté ce frère cadet sur lequel il n'a jamais réussi à prendre l'ascendant.

Lorsque j'insiste pour aller marcher après le dîner, maman sourit, désolée. Les yeux de côté, elle dit :

— Non, Lily. Pas ce soir.

Elle s'éloigne vers sa chambre. On dirait qu'elle va s'y engouffrer pour ne plus jamais en ressortir. Papa l'accompagne jusqu'à la porte, la victoire silencieuse. Remo reste assis à table, embarrassé et comme dépossédé. Il ne tarde pas à aller se réfugier au casino où il dilapide tout son argent (nous n'avons jamais su de quoi vivait notre oncle ; pressé par les questions, Remo a toujours balayé notre curiosité d'un geste confiant).

Lorsque la maison est enfin silencieuse, Vincent et moi partons nous promener sur les laies de mer, laissant les deux frères aux effets de leur partage mal fichu et mal vécu.

Vient le lendemain, alors ça recommence : la vie, la plage, les billes dans le regard.

Nous sommes en plein cœur de l'été et j'aimerais qu'il soit déjà terminé.